

Pierre Morency
À L'HEURE DU LOUP
 Boréal, Montréal, 2002,
 233 p. ; 19,95 \$

« Nous ne faisons que passer », dit Trom, personnage à la fois énigmatique, intemporel, dont on imagine la voix calme et apaisante, qu'il n'a nul besoin de hausser. Grand collectionneur de carnets aux multiples couleurs dans lesquels il consigne, tel un navigateur avisé, chacun de ses déplacements, chacune de ses découvertes, conscient que la valeur de l'expédition, son sens, résident davantage dans le parcours, la lente progression qui nous mène du connu à l'inconnu. « Nous ne faisons que passer », répétera-t-il sans cesse en multipliant les formules pour qualifier et interroger notre présence en ce monde. Raison de plus pour y être attentif, présent, ouvert et réceptif à tout ce qu'il peut nous offrir et nous faire découvrir, autant, voire sinon plus, sur nous-même que sur ce monde que nous traversons à la hâte, tête baissée, les yeux et le cœur le plus souvent fermés.

« Le monde, poursuit Trom, tout à la fois philosophe et poète, ne se révèle bien qu'à ceux qui savent revivifier leurs sens, qu'à ceux qui ont appris à renaitre toujours neufs, en chaque moment de la vie éveillée. » Voilà en quelque sorte le projet qui sous-tend ce très beau recueil de textes de Pierre Morency. Ce qui anime Trom, dont le nom même, dès lors que l'on inverse les lettres qui le composent, renvoie au caractère éphémère de toute existence, n'est autre que « la soif de sens, la soif de dire en peu de

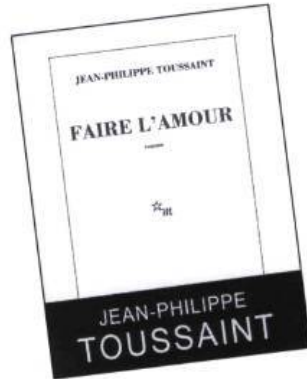
mots, et parmi les plus simples, le sens de notre passage sur terre ». Et cette quête, pour grave qu'elle puisse être, n'est pas dénuée de lumière et de générosité, ni de ce côté ludique qui la range, par moments, aux côtés de celle menée par Jacques Prévert, Christian Bobin, Annie Dillard. *À l'heure du loup* se compose de petits bonheurs qui se conjuguent au fil des jours avec ce que chacun d'eux apporte, joies et peines, vérités et doutes, émerveillements et désenchantements fondus ici au creuset même de la vie.

Œuvre de maturité, les textes rassemblés dans ce recueil projettent un regard à la fois lucide et pacifié sur le parcours d'une vie. C'est en quelque sorte cela l'heure du loup, cette heure où nous prenons conscience du sens et de l'étendue de notre vie, et de la fidélité accordée à notre voix intérieure.

Jean-Paul Beaumier

Jean-Philippe Toussaint
FAIRE L'AMOUR
 Minuit, Paris, 2002,
 179 p. ; 27,95 \$

Jean-Philippe Toussaint, romancier phare des éditions de Minuit, avait fait une entrée remarquée sur la scène littéraire, en 1985, avec son premier roman, *La salle de bain*. Il cultive depuis les personnages atypiques et mésadaptés, d'une émotivité trouble et nerveuse, qui sont servis, dans leurs observations maniaques de la réalité, par une action minime et des descriptions précises qui se donnent souvent à lire pour elles-mêmes. Les fans de Jean-Philippe Toussaint



apprécieront son dernier livre.

Le roman s'ouvre sur l'arrivée à Tokyo du narrateur et de Marie, laquelle, à la fois styliste et plasticienne, vient inaugurer une exposition d'art contemporain. Cependant, ils vivent leurs dernières réserves amoureuses. « Il y avait ceci, maintenant, dans notre amour, que même si nous continuions à nous faire dans l'ensemble plus de bien que de mal, le peu de mal que nous nous faisons nous était devenu insupportable. » Ils vont consommer leur rupture en faisant l'amour une dernière fois tant bien que mal, lui se défilant d'emblée, elle le relançant jusqu'aux petites heures du matin, après qu'ils aient erré, à moitié habillés et épuisés par le manque de sommeil, dans les rues hivernales de Tokyo. Dans la seconde partie, le narrateur fuit chez un ami qui habite

Kyoto, où il s'offre une cure de sommeil et essaie de prendre une certaine distance face à ce qui leur arrive. Revenu à Tokyo de nuit, il se faufile à l'intérieur du Contemporary Art Space, comme s'il voulait y retrouver Marie, arpentant les salles avec entre les mains un flacon d'acide chlorhydrique ; puis il gagne un sous-bois où, las et brisé, il verse le flacon sur une fleur sauvage.

L'histoire se termine sur cette scène curieuse, qui est tout à fait dans le ton du roman, dont l'univers paraît quelque peu halluciné. Le geste ultime du narrateur, qui traduit toute la violence de ses sentiments, son désarroi et son angoisse, marque définitivement sa rupture avec Marie, inscrit symboliquement la mort de Marie. Incidemment, depuis *Les fleurs du mal* de Baudelaire, il y a toute une imagerie littéraire qui de diverses manières rappelle que l'amour n'est jamais simple. On se souvient que chez Boris Vian les poumons de Chloé sont attaqués par un nénuphar (*L'écume des jours*) et que chez Raymond Queneau les fleurs bleues poussent dans la boue (*Les fleurs bleues*). Chez Jean-Philippe Toussaint, c'est plus radical : on décapite, comme chez Yves Thériault (*Contes pour un homme seul*). Pour le malheur de l'amour, pour le bonheur de la littérature.

François Ouellet

Catherine Mavrikakis
ÇA VA ALLER
 Leméac, Montréal, 2002,
 155 p. ; 19,95 \$

Malgré son nom et son âge, il y a de la Zazie dans Sappho-Didon Apostasias, la narratrice du dernier roman de Catherine Mavrikakis. Cette péronnelle colérique et théâ-